HAL
open science

Corpus quercuscanis frantexto : le corps chez Raymond Queneau

Véronique Montémont

To cite this version:

Véronique Montémont. Corpus quercuscanis frantexto : le corps chez Raymond Queneau. Daniel Delbreil. Raymond Queneau et le corps, Calliopées, pp.25-34, 2009, 978-2916608051. hal-00866076

HAL Id: hal-00866076

https://hal.science/hal-00866076v1

Submitted on 30 Sep 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Corpus quercuscanis frantexto
Véronique Montémont
ATILF-CNRS (Nancy-Université)

« Corpus quercuscanis frantexto ». « Tu vas nous espliquer ça », répliquerait-on dans *Zazie dans le métro*. Un peu de version latine donc. Corpus, corporis, neutre : le corp(u)s. Quercuscanis : de l'auteur de *Chêne et Chien*, Raymond Queneau, père cofondateur de l'Oulipo, né au Havre en 1923, et Transcendant Satrape du Collège de 'Pataphysique. *Frantexto*, ablatif, complément de moyen : grâce à, par, en utilisant Frantext. Mais Frantext, cékouassa, se demandera-t-on encore ? Il s'agit d'une base de textes numérisés, initialement créée lors de l'élaboration du *Trésor de la Langue Française*, dont elle a permis d'enrichir les définitions par des exemples. A cette occasion est née la première caverne d'Ali-Baba de la littérature française numérisée, qui comptait en octobre 2006 3777 titres, soit 221 millions de mots[i1]. Pour fêter la tenue du colloque Queneau à Nancy, l'ATILF-CNRS, gestionnaire de la base, a décidé de l'enrichir la base avec sept nouveaux textes de Queneau, ce qui porte à douze le nombre d'ouvrages de cet auteur disponibles sur Frantext.

Cette communication a pour objectif de mieux faire connaître quelques procédures de recherche en statistique lexicale et tenter, espérons-nous, de convaincre de leur utilité. Une première remarque s'impose : un résultat de statistique lexicale, pour des raisons liées à la spécificité de la langue (variation des formes dans un paradigme, effets d'homographie, polysémie) n'est pas une valeur exacte comme en physique ou en mathématiques : elle est toujours tributaire des procédures employées par l'utilisateur pour traiter les listes et doit de fait être admise avec une légère marge de variabilité. La deuxième remarque soulignera qu'une recherche de type statistique, sur un sujet comme le corps chez Queneau, se construit en fonction du corpus envisagé, au détriment parfois des règles de la bienséance. Aussi tenons-nous à avertir les plus sensibles de nos lecteurs que ce texte contient plusieurs lemmes, lexies et métaphores pouvant heurter : la lecture de cette étude est donc vivement déconseillée aux enfants.

α

1. Le Corp(u)s

Orienter la controverse vers les questions philologiques

En vue d'un traitement statistique, le texte de Queneau, qui est particulièrement riche et inventif, impose sa méthodologie propre, capable en particulier de tenir compte de ses particularités orthographiques. La première étape a consisté à opérer des relevés systématiques dans plusieurs romans (7 au total) de manière à disposer d'une première base d'analyse ; à terme, l'objectif est de pouvoir compléter ce corpus par un dépouillement du reste des œuvres. Le corpus numérisé comprend 12 ouvrages, ce qui représente 854 885 mots, exprimés par 37559 graphies[ii]. Pour circonscrire un champ aussi vaste que le vocabulaire du corps chez Queneau, il faut d'abord s'interroger sur ce qui est sémantiquement pertinent. Plusieurs classes de vocabulaire relèvent de la problématique qui nous occupe et se sont rapidement imposées en familles de mots, que nous pouvons classifier : organes, pilosité & tissus, humeurs, sécrétions & excrétions, actions, maladies, manger & boire. Une sous-liste

1

spécifique, reprenant des éléments des listes organes, actions et maladies a été constituée pour couvrir les expressions possibles de l'asthme. Frantext permet une gestion globalisée de ces listes sous forme de grammaires. Celles-ci sont de petits programmes qui permettent de rechercher des suites de formes, avec l'avantage que les différents éléments de la requête peuvent être directement lemmatisés. Une grammaire « corps_queneau » a été ouverte, et chaque groupe nommé a fait l'objet d'une « règle » spécifique, permettant de rechercher grâce à une seule commande (**&m** pour les substantifs, **&c** pour les verbes) l'ensemble des formes. Une règle finale autorise la convocation simultanée de toutes les règles antérieures. Cumulées, toutes les mentions du corps, de son fonctionnement et de ses fonctions représentent près de 9000 formes, ce qui constitue un véritable continent lexical à soi seul.

Tu causes, tu causes

Même si au bout du compte, elle a été possible, la mise en place des grammaires s'est heurtée à de nombreuses difficultés, qui tiennent précisément aux phénomènes lexicaux qui donnent à la prose de Queneau tout son intérêt. En effet, cet auteur utilise souvent un vocabulaire familier ou populaire, dont l'une des marques est la suffixation : *bavoter*, *merdouille*, *gambille, ronfloter, crachouiller*. Ces formes étant inconnues de la nomenclature du TLF, et donc non lemmatisables, elles imposent d'être relevées telles qu'elles sont accordées ou conjuguées pour pouvoir être intégrées dans la liste. Une autre problématique est la synonymie, qui est d'une extraordinaire vitalité chez Queneau pour tout ce qui touche au corporel. La même partie du corps aura souvent deux ou trois désignations différentes, puisées dans des registres de langue distants : *bouche*, *bec, gueule, margoulette*. Les *Exercices de style* constituent à ce titre un véritable catalogue synonymique, avec des variations nombreuses sur le mot *tête* par exemple : *quasi-sphère osseuse*, *trombine, tirelire, timbale*, *bulbe, citron, vaisselle*[iii]. La variation peut aussi se faire sous des formes non équivalentes, morphologiquement parlant : s'*évanouir* donne concurremment *tomber dans les pommes* et *tomber dans les pâmes*. Intégrer tel quel le lemme *pommes* se révélerait perturbateur sur le plan sémantique et va obliger à l'emploi d'une syntaxe spécifique, qui soumettra le terme à un relevé conditionnel, lié à la co-présence du verbe *tomber*. Mais de reformulation en reformulation, le repérage devient impossible : « Gabriel, verdâtre, se laissa glisser mollement sur le plancher »[iv] ne pourra pas, formellement parlant, se ranger dans la liste aux côtés de *tomber dans les pommes*. Le rédacteur des grammaires se trouve donc régulièrement conduit à tracer des seuils entre les expressions pouvant être intégrées sans trop d'ambiguïté quant à leur signification et celles qui amèneraient une entropie trop importante dans la recherche, en raison de leur longueur ou de leur nature métaphorique.

Enfin, l'orthographe de Queneau complique l'établissement des listes : d'abord parce que les formes phonétiquement assimilées ne sont pas lemmatisables et doivent être elles aussi saisies avec leur genre et leur nombre. On trouve ainsi, à quatre reprises, l'orthographe *douas* pour *doigts* et à une reprise *pouatrine* pour *poitrine*. L'affaire se complique avec les formes agglutinées, telles que *coudocors*, ou *danslgosier* (précédé d'un vigoureux *envouatouassa*), qui réclament elles aussi une place autonome dans la liste. L'utilisation du loucherbem[v] et du javanais oblige à l'intégration de formes inconnues du lexique écrit, comme *miépouilles* ou *piéveds* pour *pieds*[vi]. Enfin, les néologismes, comme *surhurler, pleurire* ou les archaïsmes utilisés dans *Les Fleurs bleues*, comme *vuider*, doivent être adjoints à ces cas particuliers. La nomenclature lexicographique utilisée pour la constitution des grammaires est donc, en soi, une expédition qui nous emmène assez loin dans le corpus quercuscanis et qui permet immédiatement de mesurer ce que la langue de cet auteur a de spécifique et de novateur.

2. Le Corps dans tous ses états

Napoléon mon cul

Pour évaluer le score de la grammaire du corps chez Queneau, on peut le comparer à celui qu'elle obtient chez d'autres auteurs, en rapportant les différents corpus à la même échelle de valeurs. Si on l'exprime en pourcentage relatif, avec comme mesure de référence le résultat de l'expression du vocabulaire du corps chez Queneau (100%), on obtient un résultat bien inférieur chez Proust (59%) et chez Perec (38%). En revanche, Queneau est proche de Céline (*Le voyage, Mort à Crédit, Rigodon*) avec 90%. Et il est surclassé par Christiane Rochefort — à cette réserve près que la comparaison n'a pu se faire que sur deux courts romans — avec 111 %. Il n'est pas anodin que le score de Queneau se rapproche à ce point de celui de Céline : tous deux ont une vision presque médicale de l'organisme, notamment dans ses dysfonctionnements. Ils ne s'embarrassent d'aucune pudeur de langage, — et c'est en cela que le score de Christiane Rochefort prend aussi son sens — et ne répugnent pas à utiliser un vocabulaire populaire, argotique ou vulgaire, qui abonde en désignation des parties du corps. Queneau nous offre dans ses romans une véritable leçon d'anatomie : on pourrait sans peine légender un schéma du corps humain grâce à la variété de son lexique, qui désigne aussi bien l'extérieur du corps, membres et articulations, que l'intérieur, avec muscles, tissus et viscères. L'affichage des scores respectifs de la liste de vocabulaire organes place en tête l'œil (619 occurrences), le pied (325), le bras (222), le nez (170), la langue (138), le doigt (128), l'oreille (128) l'épaule (126) et le corps (121). La pulsion scopique prédomine mais le reste de l'équilibre esthésique est harmonieux avec une représentation homogène de tous les organes de perception sensorielle.

On peut doubler cette lecture verticale d'une observation horizontale des phénomènes de synonymie. On constate rapidement que c'est le vocabulaire de la sexualité qui fournit les éventails lexicaux les plus larges, ce qui n'est pas fondamentalement étonnant chez un ex-analysant, de surcroît solide épicurien. Les organes sexuels masculins n'ont pas moins de douze désignations, des plus sophistiquées aux plus simples : *pudenda, glandes génitales, génitoires, testicules, queue, parties, phallus, phalle, scrotum, verge, couilles, dard*[vii]. L'observation des extraits en contexte est obligatoire pour les mots *queue* et *sexe*, polysémiques, le dernier n'étant utilisé qu'à deux reprises dans son acception d'organe de la reproduction.[viii] Les attributs féminins sont également déclinés sur plusieurs registres de langue, même si le spectre est nettement moins large : *sein* (36) *mamelle* (3), *nichon* (7), *lolo* (1) et pour le sexe *pubis* et *motte* (une acception dans ce sens)[ix]. Cette abondance lexicale, paradoxalement, révèle une fréquente insatisfaction (le langage contemporain parlerait de misère sexuelle) chez les personnages de Queneau : l'amour physique semble pour eux complexe, ou plus précisément empêché. Certains, comme le jeune Théo, doivent se contenter de la masturbation, tandis que d'autres se satisfont d'amours mercenaires avec des prostituées.

Enfin, le champ de la génitalité étend son rayonnement sémantique jusqu'à jouxter celui de l'analité. La zone périphérique est incarnée par *postérieur* et son aphérèse *postère,* puis par *arrière-train, fesses, fond, fondement, miches, derrière, derche, cul*. Certaines acceptions de ce dernier sont toutefois à prendre au sens métaphorique, dans la mesure où *mon cul !* est l'expression favorite de Zazie, qui contribue pour une large part (19 occurrences sur 55) à l'excellent score de ce dernier. L'*anus* est également nommé, avec ses synonymes argotiques, mais ceux-ci le plus souvent dans une acception métaphorique : « occupe-toi de ton oigne »[x] dit Monsieur Georges dans *Loin de Rueil*, tandis que le déménageur des *Enfants du Limon* déclare « Son papier est même pas bon pour se torcher la rondelle »[xi]. Ces inscriptions témoignent de plusieurs aspects de la poétique de Queneau : le

premier, biographique, est lié à son propre intérêt pour la sexualité, comme en témoignent plusieurs passages de son *Journal*, où il fait allusion à des rêves érotiques on ne peut plus explicites[xii], ou à des fantasmes qui le tourmentent[xiii]. Ce même journal, qui contient beaucoup de récits de rêve, nous renseigne aussi sur le désir de Queneau de comprendre leur symbolique dans une perspective freudienne[xiv], et d'alléger ainsi une évidente souffrance psychique. On retrouve dans son vocabulaire romanesque, qui fait abondamment allusion à la manducation et aux fonctions excrétoires du corps, la trace d'une d'exploration de sa névrose obsessionnelle, fixée sur les phases orale et sadique-anale[xv]. Sociologiquement parlant, enfin, ce vocabulaire est loin d'être neutre, comme en a témoigné, à plusieurs reprises, une réception scandalisée[xvi]. Queneau, comme Céline — mais de manière moins polémique, car elle est teintée d'humour — a fait entrer dans la langue littéraire un registre et des thématiques perçues jusque là comme obscènes.

J'ai faim, oh là là j'ai faim

Un poste privilégié de l'observation du corps dans l'œuvre quenienne est celui des lexiques de la boisson et de la nourriture. Nous avons axé nos recherches sur les verbes qui traduisent le passage des substances de l'extérieur à l'intérieur du corps par l'intermédiaire d'une grammaire manger. Celle-ci recouvre deux actions, manger et boire, qui peuvent être exprimées par des verbes neutres ou non connotés sur le plan du registre de langue : *absorber*, *boire, manger, nourrir*. En revanche, beaucoup des actions décrites témoignent d'une gourmandise effrénée et d'une consommation excessive : Coltet « dévore »[xvii] le canard, dans *Sally Mara*, on « bouffe la tarte »[xviii], Charles « éclus[e] son beaujolais »[xix], Purpulan « gobe »[xx] son verre de fine. Les personnages sont des ogres, comme le duc d'Auge ; « Tout ce qu'ils se risquent à m'offrir, je le bouffe », déclare même Julia dans le *Dimanche de la vie*[xxi]. Il en va de même pour la boisson, qui tourne assez rapidement à l'ivresse, voire à la « soûlographie » : chez Queneau, on *picole*, on *liche*, on *sirote,* on *supe*, on *écluse*, on *s'arrose la dalle*, on vient *s'en jeter un* (puis deux, puis trois), et on surtout l'on se *cuite* et l'on se *saoule*. Il y a dans cette avidité une gourmandise sans nulle doute autobiographique : Queneau décrit à plusieurs reprises dans son journal les repas plantureux qu'il a absorbés[xxii]. Mais cette faim (mentionnée 66 fois) connaît un versant sombre et mauvais : c'est celle des pauvres qui n'ont pas de quoi se nourrir. Dans le meilleur des cas, ils doivent se satisfaire de la nourriture infecte des restaurants à deux sous, dans le pire, jeûner. La plainte comique du duc d'Auge, « j'ai faim, oh là là j'ai faim »[xxiii], est relayée par celle, lancinante, de Narcense : « et moi, j'la crève pendant c'temps-là ! »[xxiv].

Au total, l'isotopie de la nourriture et de la boisson représente environ 1370 résultats. Elle nous suggère que le corps de Queneau est ancré dans un environnement économique : ses héros sont issus d'une classe populaire dont l'auteur a partagé l'existence durant ses premières années à Paris, et dont il a pu expérimenter la dureté des conditions de vie. L'expression des réalités physiologiques, réelles ou fantasmées, minuscules ou impérieuses, touche aux déficits de ce que Perec aurait appelé l'infra-ordinaire, surtout lorsqu'elle correspond à des besoins vitaux que l'on peine à satisfaire : rêver de festins et de banquets, comme le font sans arrêt la mère Cloche ou le duc d'Auge, peut jouer le rôle d'une compensation fantasmatique ; réparation pléthorique et symbolique de la famine par la *copia* lexicale.

3. Le Corps souffrant

L'acide urique est un acide comme un autre

Le dernier aspect que nous avons souhaité explorer, quelque peu en tension avec l'image d'un Queneau comique et facétieux, est celui de la phénoménologie du corps et de la manière dont il évolue dans son environnement. Ce qui frappe, lorsque l'on recense les différentes actions que le corps exerce ou auxquelles il est soumis, est l'agressivité qui préside aux relations interpersonnelles. Le personnage, chez Queneau, résiste et se défend : il *cogne, frappe, griffe, égratigne, (s')écorche, écrase, étrangle, mord…* En même temps, il semble immensément fatigué, comme en témoigne une isotopie du sommeil très fournie (*dormir, ronfler, pioncer, roupiller*, *sommeiller, sommnoler*, etc) qui représente au total plus de 300 occurrences. Cette lassitude n'est pas seulement physique, elle est existentielle, comme une forme de dépression qui paralyse l'organisme. Aux activités externes s'ajoutent les mouvements internes du corps, représentés par un réseau lexical de 71 lemmes et 753 occurrences, qui ne nous épargnent pas grand-chose des basses œuvres de la physiologique. L'activité excrétoire, en particulier, est détaillée avec une méthode et une variété lexicale qui ne laissent pas d'impressionner : *caca, chier, compisser, conchier, déféquer, étron, excrément, excréter, fécal, fèces, fienter, merde, merdouille, pisser, pipi, uriner*, auquel on peut ajouter le poétique toponyme de *Saint-Bren-les-Colombins*. Aucun dégoût chez Queneau dans ces descriptions : comme le souligne Daniel, l'apprenti-chimiste :

> [O]n ne joue pas avec du pipi : nous travaillons avec de l'acide urique. Si tu avais lu des livres comme moi, tu saurais ça. L'acide urique est un acide comme un autre.[xxv]

Toute métaphysique n'est pas absente de cette physique. En effet, la dynamique accompagne une réflexion d'ordre spirituel sur les « substances primordiales », inspirée des théories de Pierre Roux[xxvi], l'un des fous littéraires des *Enfants du Limon*. L'activité corporelle est aussi, naturellement, liée à la problématique de la nourriture, notamment lorsqu'elle est avalée trop vite ou en trop grande quantité, ce qui est le signe compulsif de la pauvreté et de la peur de manquer : les personnages ont des « estomacs rétrécis de mendigots qui ne peuvent supporter la bouffe des honnêtes gens »[xxvii] A plusieurs reprises, des héros gloutons sont malades d'avoir trop bu ou trop festoyé, ce qui se traduit par des *hoquets*[xxviii] (ceux-là même que Madame Pic, essaye de réprimer), des *pets* et des *rots*, lorsque les personnages n'en sont pas réduits à *vomir* ou à *dégueuler*. Enfin, certains termes, comme *cracher, expectorer, mucus, glaire* ou *purulent* nous orientent vers un autre type de mouvement corporel, qui n'est plus lié à un fonctionnement ordinaire, mais à des dysfonctionnements, voire des pathologies, dont ils constituent le symptôme.

L'asthme substantiel

Bien que d'autres maladies (en particulier les infections vénériennes) soient évoquées, nous nous pencherons sur l'asthme, figure dominante dans l'œuvre. Plusieurs des personnages de Queneau sont asthmatiques, en particulier Daniel Chambernac et Louis-Philippe des Cigales. La description de leurs crises est directement inspirée de l'expérience biographique de Queneau, comme en témoigne une comparaison entre une entrée du *Journal* et un extrait des *Enfants du Limon*[xxix]. Le pneumologue François-Bernard Michel a même qualifié l'écriture quenienne de « clinique »[xxx]. Sur le plan lexical, cette pathologie se traduit par un réseau dense, qui a réclamé l'écriture d'une grammaire spécifique : en effet, on y trouve aussi bien des termes relatifs au mouvement respiratoire (*aspirer, inspirer, expirer, essoufflé, respirer, suffoquer*) que des substantifs plus généraux, comme *crise* ou des noms de substances pharmaceutiques : (*éphédrine, sédol, morphine)*. L'omniprésence de l'asthme passe aussi par une modulation plastique de la langue, et des néologismes qui accomplissent en même temps

le changement de classe grammaticale : *asthme* et son adjectif *asthmatique* donnent naissance à l'adverbe *asthmatiquement*. Quant à *poumon* et son adjectif *pulmonaire*, ils reçoivent une série de suffixes qui se déclinent comme une litanie :

> Louis-Philippe Des Cigales est affligé d'une constriction des poumons, des muscles pulmonaires, des nerfs pulmoneux, des canaux pulmoniques, des vaisseaux pulmoniens, c'est une espèce d'étouffement.[xxxi]

Ce polyptote dit à la fois l'étendue de la souffrance (plus aucun canal ne laisse passer l'air) en même temps qu'il installe, par l'humour de la répétition, une certaine distance avec la maladie. Mais à force de crises, le jour lui-même paraît à Daniel « tout obombré d'emphysème »[xxxii] et transforme le simple fait de respirer en lutte agonique constante avec le monde, qui semble capable d'inclure et de rejeter, au gré des étouffements, celui qu'il héberge. Comme l'a souligné François-Bernard Michel, les enjeux de la représentation de l'asthme débordent chez Queneau la question médicale : la pathologie est à mettre en rapport avec un sentiment de décalage avec le reste du corps social, de création manquée, qu'il s'agisse d'élément chimique introuvable ou de poésie demeurée méconnue[xxxiii]. Au reste, Thérèse explique que l'asthme de Des Cigales est une *ontalgie*, « une maladie existentielle », dont on ne guérit pas[xxxiv]. La dimension philosophique, même affirmée sur le mode ironique, est évidente, et renvoie à la recherche spirituelle de Queneau, qui a essayé dans les années trente de faire la synthèse entre plusieurs systèmes philosophiques (Guénon et Freud, en particulier) sans y parvenir.

ω

Que peut nous enseigner la statistique lexicale à propos du *corpus quercuscanis* ? De toute évidence, elle vient recouper les thèmes classiques des études queniennes, auxquels elle peut offrir une quantification précise des isotopies concernées (ce qui naturellement ne présume pas de la qualité de leur exploitation ultérieure). Ensuite, une recherche statistique, si l'on veut construire liste et grammaires correctement, oblige à une démarche de recensement qui permet de prendre la mesure de l'étendue du vocabulaire, propre ou figuré, qui renvoie au corps. Elle rend évidente la force inventive de la langue de Queneau : il n'est pas fréquent d'écrire une grammaire à plus de quatre cents formes, contenant dérivations, orthographe phonétique, agglutinations, recatégorisations, javanais…La présence du corps est anatomique, quasi exhaustive ; elle ne néglige aucun organe et témoigne d'une capacité esthésique exacerbée qui, si l'on suit la lecture de François-Bernard Michel, pourrait être mise en relation avec une hypersensibilité allergique. L'être quenien est solidement ancré au monde, par tous les pores de la peau, un peu trop parfois : peut-être peut-on lire cette pesanteur charnelle, qui l'écrase, comme le levier des quêtes spirituelles ou métaphysiques qui animent certains personnages.

Enfin, l'observation statistique, justement parce qu'elle se fonde sur des données dans un premier temps décontextualisées, permet de jeter un œil neuf sur des textes abondamment étudiés, et d'ajuster certaines images que l'on se fait de l'œuvre. L'aura de pudeur, souvent évoquée lorsque l'on parle de Queneau, est battue en brèche par l'omniprésence de l'organique le plus élémentaire : ce qui ne veut pas dire que la pudeur n'existe pas, mais invite à la chercher ailleurs, par exemple dans la non-expression de gestes d'amour, de tendresse ou de sollicitude. La représentation d'un Queneau romancier populaire et comique, telle qu'elle a été souvent médiatisée depuis la mort de l'écrivain, est elle aussi fortement nuancée par cette exploration de son lexique. En effet, on peut voir à quel point le corps chez lui est un lieu de

lutte et de souffrance : celle de la maladie, naturellement, mais aussi le terrain de la douleur relationnelle, politique et morale qu'implique la pauvreté. En ce sens, Queneau est bien l'un des auteurs qui a le plus et le mieux dit le corps, et pas seulement le sien : un corps socialisé, sans cesse en quête d'équilibre, travaillé par les pulsions contraintes de l'instinct et de la contrainte, du ça et du surmoi, du manque (économique mais aussi sentimental) et de la pléthore. Ainsi l'auteur, explorant avec délectation un lexique d'une impressionnante ampleur, nous renvoie-t-il par ricochet une image inédite de l'ensemble du corps social de son époque.

25772 caractères

---

[i] Procédures d'accès et d'abonnement : www.atilf.fr
[ii] Une graphie est une forme discrète.
[iii] Raymond Queneau, *Exercices de Style*, Gallimard, 1963, *Œuvres complètes III*, « La Pléiade », 2006.
[iv] Raymond Queneau, *Zazie dans le métro*, Gallimard, 1959, *Œuvres complètes III,* p. 604.
[v] Marc Plénat souligne de surcroît à quel point l'usage de Queneau est inventif, notamment par apposition de suffixes inconnus du loucherbem « classique ». Marc Plénat, « Lotulenoque sur la lorphologiémique du loucherbem de layrondmuche leneauques », *Cahiers de Grammaire,* n°8, 1984, p. 173-202.
[vi] *Exercices de style*, p. 53.
[vii] Illustré par le délicat érotisme de la déclaration du fils Bossu : « Rien que d'en parler j'en soulève la table avec mon dard », Raymond Queneau, *Les Enfants du Limon*, Gallimard, 1938, *Œuvres complètes II,* « La Pléiade », 2002 , p. 639.
[viii] Raymond Queneau, *Le Chiendent*, Gallimard, 1933, *Œuvres Complètes II,* p. 29.
[ix] Rien sur *roberts*, en revanche…
[x] Raymond Queneau, *Loin de Rueil*, Gallimard, 1944, *Œuvres Complètes II*, p. 102.
[xi] *Limon*, 791.
[xii] Voir Raymond Queneau, *Journaux, 1914-1965*, Gallimard, 1996, entrée du 7 septembre 1931, p. 228.
[xiii] Voir *Journaux*, entrée du 9 octobre 1931, p. 273*sq*.
[xiv] « D'après Freud, toute action rythmique symbolise la masturbation ; je m'en suis souvenu pour interpréter le rêve Id du 1er septembre », *Journal*, 7 septembre 1931, p. 228.
[xv] Il emploie lui-même ce terme dans son journal.
[xvi] Voir Michel Lécureur, *Raymond Queneau*, Les Belles-Lettres / Archimbault, 2002, p. 300-301.
[xvii] *Limon*, p. 817.
[xviii] Raymond Queneau, *Les Œuvres complètes de Sally Mara*, Gallimard, 1962, « L'imaginaire », 1990, p. 167.
[xix] Raymond Queneau, *Zazie dans le métro*, Gallimard, 1959, *in Œuvres complètes III*, p. 569.
[xx] *Limon*, p. 634.
[xxi] Raymond Queneau, *Le Dimanche de la vie*, Gallimard, 1953, « Folio », 2003, p. 137.
[xxii] *Journal*, 18 mai 1922, p. 101.
[xxiii] Raymond Queneau, *Les Fleurs Bleues*, Gallimard, 1965, « Folio », 1974, p. 106.
[xxiv] *Chiendent*, p. 129.
[xxv] *Limon*, p. 743.
[xxvi] Raymond Queneau, « Le symbolisme du soleil » [c. 1931], article repris dans *Œuvres complètes*, t. II, Gallimard, « La Pléiade », 2002, p. 1338-1339.
[xxvii] *Dimanche*, p.145.
[xxviii] *Chiendent*, p.163.s
[xxix] *Journal*, 26 juillet 1923 ; *Limon*, p. 750
[xxx] François-Bernard Michel, *Le Souffle coupé*, Gallimard, 1984, p. 32.
[xxxi] *Loin de Rueil,* p. 78.
[xxxii] *Ibid*., p. 814.
[xxxiii] François-Bernard Michel, *op. cit*., p. 37.
[xxxiv] *Loin de Rueil*, p. 74.